

même sur les questions de valeur, sont parfois dus, ne serait-ce qu'en partie, à l'influence de raisons scientifiques. Voilà pourquoi l'éducation scientifique a une importance majeure pour le développement d'une démocratie saine : elle a joué un rôle historique dans la mise au jour de préjugés et de biais discriminatoires.

Il est par ailleurs très peu plausible que de telles explications relèvent de la rationalisation *post hoc*. Il est difficile en effet de voir comment des théories comme celles de Haidt et de Westen pourraient ne pas être auto-réfutantes, ou du moins pourraient ne pas se mettre elles-mêmes en difficulté. Énoncer que les raisons ne jouent aucun rôle dans le jugement, n'est-ce pas déjà un jugement ? Et Westen ne l'a-t-il pas défendu au moyen d'un certain nombre de raisons ? En conséquence, si ces raisons me convainquent de la vérité de sa théorie, alors les raisons peuvent jouer un rôle dans le jugement, et donc sa théorie est fautive.

Vous pourriez répondre en disant que les raisons d'accepter des théories comme celles de Haidt et de Westen ne sont pas des jugements de valeur, mais des jugements scientifiques. Cependant, même les plus « scientifiques » des jugements sont pétris de jugements de valeur. La science elle-même présuppose certaines valeurs : la vérité, l'objectivité et certains « principes épistémiques », ainsi que je les ai appelés au chapitre 1.

Les principes épistémiques sont des principes qui nous disent ce qu'il est rationnel ou approprié de croire. Ils incluent, au niveau le plus fondamental, les principes relatifs aux sources et aux méthodes de croyance auxquelles faire confiance. Les principes épistémiques sont donc normatifs ;

en tant que tels, ce sont des valeurs. La plupart du temps, nous tenons nos principes épistémiques pour évidents et supposons dès lors qu'ils ne sont pas en jeu. Mais cela ne signifie pas qu'ils ne le sont pas. Lorsque je forme un jugement sur l'âge de la Terre ou sur l'évolution biologique de l'homme, je forme un jugement qui tient pour acquis certains standards de preuve dont j'estime ordinairement que vous, mon interlocuteur, les partagez. Et il se peut que je ne réalise que ces standards sont des valeurs qu'à l'occasion d'un désaccord, quand vous relevez que je suppose que certains types de preuves (par exemple des preuves issues d'un travail en laboratoire) ont davantage de valeur que d'autres (par exemple ce qui est écrit dans la Bible).

Rien de ce que nous faisons n'est complètement dégagé de jugements de valeur. Comme l'indique l'expérience astucieuse de Todorov, même nos perceptions formées en une fraction de seconde semblent chargées de valeurs ; il est possible, et c'est bien souvent le cas, que nous jugions d'un simple regard que quelqu'un est digne de confiance ou bien suspect, compétent ou bien incompetent. Encore une fois, ce n'est pas quelque chose que seules des études élaborées peuvent nous apprendre : même s'ils ne sont pas très bons pour repérer leurs propres préjugés, la plupart des gens sont conscients de la façon dont les préjugés et les opinions toutes faites peuvent entacher n'importe quel jugement, de « qui mérite la plus forte augmentation (l'homme blanc ou la femme noire ?) » à « qui est le meilleur candidat à l'élection présidentielle (le libéral ou le conservateur ?) ». Et encore une fois, même dans les sciences, des jugements, et donc des valeurs,

entrent en jeu. En dehors des mathématiques (et parfois même en ce domaine), il est rare que les données soient si probantes qu'une seule conclusion puisse en être tirée. Habituellement, les données admettent plus d'une interprétation, plus d'une explication. Et cela signifie que ce que nous pensons être vrai repose sur des inférences ou des jugements de notre part. Et là où il y a jugement, il y a des valeurs.

La leçon est ici que si la raison n'a pas de rôle dans les jugements de valeur, elle n'en aura pas davantage dans d'autres types de jugements, y compris celui-ci. Mais plutôt que d'adopter cette conclusion, il semble plus raisonnable d'admettre que la raison peut jouer un rôle dans nos jugements; peut-être pas le rôle que Platon aurait souhaité, c'est-à-dire entièrement dégagé de toute émotion, mais un rôle tout de même.

Un dernier point. Même si ce qui précède était incorrect, c'est-à-dire même si la raison n'avait réellement *aucun* rôle dans nos jugements politiques, elle n'en serait pas moins dotée de valeur car le fait même de fournir et de demander des raisons a une importance politique énorme. En effet, ce que nous entendons par « État démocratique » consiste en partie dans le fait que, au moins en théorie, de tels États sont gouvernés par la raison. Dans une démocratie, les désaccords entre citoyens doivent être traités dans l'arène de la raison et elle seule, et les arguments qui légitiment les différents usages du pouvoir politique par les citoyens et par l'État doivent être soutenus par des raisons. Et, c'est un point crucial, ces raisons ne doivent pas relever de la force ou de la manipulation. Frapper une personne est un moyen

très facile de la « convaincre », et la peur et la douleur motivent incontestablement les individus à faire certaines choses. Mais elles ne sont pas le type de « raisons » qui peut être considéré comme légitime en démocratie. Je ne peux pas justifier vis-à-vis de vous mes prises de position politiques simplement en exerçant un pouvoir sur vous, car ce serait violer le principe libéral fondamental d'après lequel nous devons nous traiter les uns les autres avec un égal respect. Je dois plutôt essayer de vous persuader que ma conception des choses est plus proche de la vérité que la vôtre. C'est alors que je vous traite comme un être rationnel autonome, capable de juger par lui-même de ce qu'il faut croire.